

LE FAUX ROI

Par Alain Beltjens¹,

Une farce estudiantine menée à Louvain, au milieu du XX^{ème} siècle², sous le nom de code « Opération Basileus » : un sosie du roi Baudouin, flanqué du délégué du ministre de l'Instruction publique et entouré de sa cour, rend visite aux mille vierges d'Héverlée.



C'est au restaurant « Le Breughel », le lundi 12 novembre 1951, à Louvain, que deux étudiants en droit, Pierre Masson (au milieu) et Alain Beltjens (à gauche), ont découvert le « faux roi » incarné par Hugo Engels (à droite).

¹ Avocat au Barreau de Bruxelles, auteur de nombreux ouvrages sur les origines de l'Ordre de Malte.

Papa d'Anne-Claire Beltjens épouse de Jean-Louis de Schaetzen van Bienen, éditeur responsable du Bulletin Familial Schaetzen.

² Le 21 novembre prochain, il y aura 60 ans que cette farce a eu lieu.

Lundi 12 novembre 1951. C'est une journée, pas tout à fait comme les autres, qui débute pour les étudiants de deuxième candidature en philosophie et lettres, préparatoire au grade de Docteur en droit. Je me lève à 7h 30, sirote la tasse de café-crème que me sert chaque matin la « Bazin », quitte mon « kot » de la rue Frédéric Lints, et assiste, du fond de la « petite rotonde » d'abord au cours de droit naturel (environ 2.000 pages !) dispensé par l'inoubliable et merveilleux chanoine Jacques Leclercq, puis au cours de déontologie professé par le chanoine Franssen. En fin d'après-midi, je retrouve Pierre Masson, fils d'Arthur Masson, l'auteur de « Toine Culot », au café des Brasseurs, que nous quittons vers sept heures du soir pour nous rendre au restaurant « Le Breughel », Muntstraat, à deux pas de la Grand' place de Louvain. Nous comptons, en effet, y souper en échangeant quelques réflexions sur nos activités respectives et nos projets. Pierre Masson est en quête de bons mots et de « guindailles » pour le prochain numéro de l'Ergot, dont il est le rédacteur en chef, tandis que je recherche un local, pas trop cher et suffisamment spacieux, pour héberger le thé dansant donné, comme chaque année, pendant la période de Noël, par l'Organisation des étudiants en Candidatures (O.E.C.), dont j'étais alors le président. Nous commandons, chacun, un « steak à cheval », à savoir un œuf sur le plat chevauchant une boule (= balleke) de pain de veau, l'une des spécialités incontournables du chef local, proposée au prix, très compétitif pour l'époque, de 15.00 BEF. A l'instant même où nous allons donner le premier coup de fourchette, notre regard se fixe soudain sur un jeune homme distingué, un tantinet timide, aux manières quelque peu guindées, les yeux myopes clignant sous d'épaisses lunettes d'écaille, occupé à calibrer avec précaution la première bouchée du filet américain – pommes frites qu'il s'apprête à déguster.

- Nom de D., vois-tu ce que je vois ? lâche le fils de Toine de Culot.

- Merde, alors, on dirait le roi ...

- Oui, mon vieux, le roi, himself, en chair et en os !

- Cela n'a rien de surprenant, répliquai-je, le prince Charles n'a-t-il pas l'habitude de voyager incognito ?

- Le Roi est sûrement ici pour se mêler aux étudiants, tâter le pouls de l'Université. Allons nous asseoir à côté de lui, quel magnifique scoop en perspective pour mon canard !

- On va lui demander sa carte d'étudiant !

Si tôt dit, si tôt fait. Nous embarquons notre assiette ainsi que nos couverts et nous voilà face à face avec notre auguste voisin de table.

- Sa Majesté, je présume ? balbutie Pierre Masson, pas trop sûr de la suite des événements.

Tout sourire, le « Souverain » nous invite à prendre place à sa table, nous explique qu'il est étudiant en première candidature de médecine, qu'il lui arrive fréquemment d'être pris pour le roi, comme cela c'était encore produit récemment en Allemagne, qu'il s'appelle Hugo Engels, habite Anvers, Kasteelpleinstraat, et qu'il parle avec difficulté le français.

Comme j'ai fait mes études primaires, pendant la guerre, dans la « moedertaal³ » à Berchem-Anvers, au Collège Léopold III, Mellinetplaats, je n'ai pas trop de peine à jouer les interprètes entre Pierre Masson, en délicatesse avec la langue de Vondel et Hugo Engels peu versé dans celle de Voltaire.

Nous parvenons, sans trop de peine, à persuader Hugo de nous accompagner à la « Maison des Etudiants » où des tests de fiabilité sont effectués en présence notamment de Roger Brulard, le président du cercle de Littérature.

Une fille de deuxième candidature en philosophie et lettres, Lucette Baudoux, est présentée au « roi ». Tremblante, les jambes flageolantes, elle esquisse une révérence chaloupée devant le « chef de l'Etat » qui la relève avec autant de bonté que de majesté. Les salamalecs, compliments et genuflexions de plusieurs autres filles et de quelques vieux poils auxquels « on ne la fait plus » achèvent de nous convaincre qu'il faut monter une blague. Pour réussir dans une telle entreprise, nous devons trouver des cobayes pas trop futés et le choix se porte sur l'Institut des Sœurs Annonciades du Sacré-Cœur situé à Héverlée, chaussée de Namur, pas loin de Louvain. Cet institut, connu des initiés sous le nom de « Mille Vierges » compte à l'époque onze cents pensionnaires et cinq cents externes qui prospèrent sous la férule gantée de velours de la générale, la mère Vita. Un scénario de treize pages est établi dans le plus grand secret par les têtes pensantes de l'Organisation, puis remis aux quinze membres retenus pour l'expédition d'Héverlée. Quant aux ultimes conseils relatifs au protocole, ils sont donnés par le professeur Charles de Trooz, le célèbre auteur du « Magister et ses maîtres », ancien consul de France à Louvain, qui nous recommande avec ce fin sourire qui n'appartenait qu'à lui : « Soyez prudents : ne loupez pas l'affaire ».

Le mercredi 21 novembre 1951, jour retenu pour l'exécution de l'opération « Basileus », à 14 h 12, un premier convoi de voitures démarre en direction d'Héverlée. A 14 h 15, le séillant comte Juan de Médeult (Roger Brulard) se sépare de son groupe à la porte de Namur et, depuis une cabine téléphonique, imitant avec conviction la voix du Grand Maréchal de la Cour, annonce à la mère générale que le roi visitera cette après-midi-là quelques établissements d'instruction de la province de Brabant et qu'il commencera par le Sacré-Cœur d'Héverlée. Non, il ne s'agit pas du roi Léopold III, mais du roi Baudouin. Non, il ne faut faire ni préparatifs ni tralala, il s'agit d'une visite purement privée, sans tambour ni trompette.

³ La langue maternelle.



Escorté des membres de Sa Cour, le « faux roi » se dirige vers l'Institut du Sacré-Cœur d'Héverlée où l'attendent, avec l'impatience que l'on devine, les mille filles.

**De gauche à droite : Pierre Masson, Hugo Engels,
Albert Maes, Alain Beltjens & Roger Brulard.**

Guy Spitaels & Boris van Lerberghe sont masqués par les autres.

A l'arrière plan, on distingue la « voiture royale ».

Quelques instants plus tard, le premier groupe de voitures débarque devant le perron du Sacré-Cœur d'Héverlée, Bernard Magos et Stany Meeus, les cinéastes de la Cour, ainsi que les inspecteurs de la P.J. Pol Maldague et André Loore, puis le baron Jacques Franck, Ecuyer de la Cour et responsable du Protocole.

A 14 h 31, le second groupe de voitures s'arrête à son tour devant le perron de l'Institut. En débarquent : le roi, suivi de trois de ses intimes à savoir le comte Juan de Médeult, le chevalier Charles des Acrémonts de Taillefer (= Pierre Masson) et le marquis de Beaufort (= Guy Spitaels) ; viennent ensuite : Jacques Monet (= Albert Maes), représentant le ministre de l'instruction publique, le R.P. Boris van Lerberghe S.J., aumônier de la troupe royale et le baron Louis Nothomb (= Alain Beltjens), commissaire de district près la troupe royale. Quant aux rôles des chauffeurs de la Cour, ils sont tenus par Alex Maertens, Jean Calloud et Daniel Gérard.

La mère générale, ainsi que le directeur et l'aumônier de l'Institut du Sacré-Cœur sont ensuite présentés au roi et à sa suite dans le grand parloir. C'est au

cours de ces présentations que nous avons l'occasion de bavarder à cœur ouvert avec les autorités de l'institut. Gonflés de joie et de fierté, débordant d'espoirs, l'oreille respectueusement tendue vers les puissants du jour, attentifs à chacun de nos propos, hochements de tête, froncements de sourcils, tous ces personnages ne demandent qu'à nous croire. Aussi, accumulons-nous les promesses et arrosons-nous nos hôtes d'eau bénite de cour, tout en les assurant de notre bienveillance.

Trouvant la suite royale bien jeune par rapport aux fonctions qu'elle remplit, l'aumônier tente de téléphoner à la police, mais, n'y parvenant pas – notre P.J. occupait toutes les lignes téléphoniques – n'a d'autre ressource que celle d'enfourcher un vélo à moteur poussif pour aller prévenir la police d'Héverlée.

Entretemps, la mère générale nous emmène à la chapelle où nous nous agenouillons devant le Saint Sacrement, à l'exception du roi qui, sous le poids de ses nouvelles et lourdes responsabilités, a l'esprit ailleurs. Mais, heureusement, un des intimes royaux, le fidèle chevalier Charles des Acrémonts de Taillefer, veillait : d'une bourrade bien ajustée, il fait tomber sa « Majesté » à genoux sur le tapis conventuel. La mère générale, nous fait ensuite admirer une œuvre d'art unique : le chemin de Croix de Servaes. S'adressant au roi dans son meilleur ABN⁴, un des courtisans, expert en calembours, l'index pointé vers l'une des stations de la croix, s'exclame d'un ton doctoral « Mooie Engels, Sire ! ». Faute de le lui avoir demandé à l'époque, nous ne saurons jamais ce qu'a pensé Hugo – décédé depuis -- en entendant prononcer son nom en cette stressante occurrence.



Les membres de la « Cour Royale » entourent la Révérende Mère Supérieure de l'Institut du Sacré-Cœur d'Héverlée. De gauche à droite, Guy Spitaels, Jacques Franck, Alain Beltjens, Albert Maes, Pierre Masson et Hugo Engels. Boris van Lerberghe est masqué par les autres.

⁴ Algemeen beschaafd nederlands. Néerlandais officiel.

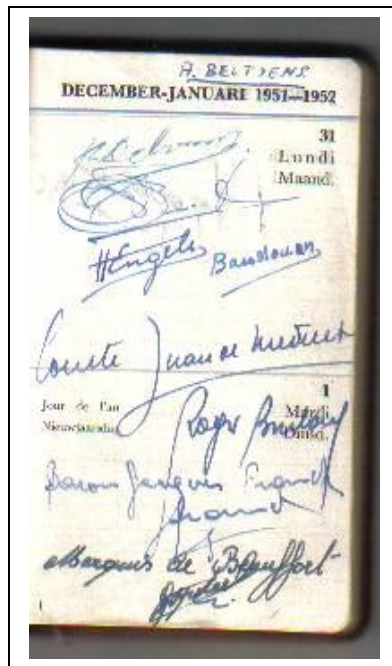
Le cortège quitte la chapelle, passe devant le bassin de natation désert, puis se heurte au directeur de l'institut qui, passablement énervé, nous demande, en des termes peu amènes, confirmation de la visite royale. On lui propose de téléphoner à la Cour, ce qu'il accepte, et l'importun disparaît, emmené par le Grand Ecuyer, le baron Jacques Franck. Pendant ce temps, la mère générale nous fait entrer dans la salle des Fêtes où nous attendent toutes les classes rassemblées pour la circonstance. Nous montons sur l'estrade, le roi salue de la main les mille filles qui l'acclament frénétiquement. La salle entière chante, en flamand et en français, la Brabançonne, qu'une bonne sœur joue au piano. Profitant d'un silence relatif, le délégué du ministre de l'instruction publique improvise, dans la moedertaal, un petit discours duquel il ressort que, dans sa grande bonté, voulant marquer cette mémorable journée d'une pierre blanche, Sa Majesté a décidé d'octroyer à ces demoiselles quatre jours de congé.

C'est alors le délire.

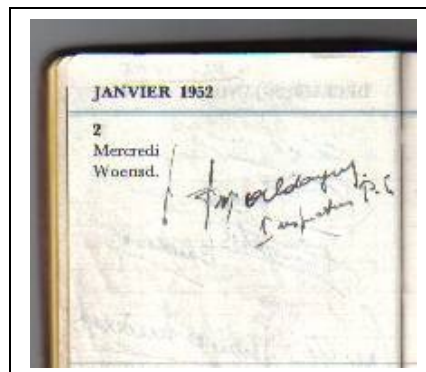
Vive le roi ! Leve de koning ! scandent nos hôtes à la cantonade. Comme nous avons d'autres couvents à visiter ce jour-là, et notamment celui de Hoegaarden, nous faisons savoir à la mère générale qu'il est temps pour nous de partir. Celle-ci, qui avait été avertie de l'arrivée prochaine de la police d'Héverlée, tente de nous retenir en nous prenant par notre point faible : « Sa Majesté prendra bien une pintje ? » siffle-t-elle d'une voix douce. « Timeo Danaos et dona ferentes, vade retro Satanas⁵, allons nous-en, cela commence à sentir le roussi » s'exclame un latiniste. Effectivement, l'ombre de l'ombre d'un policier se profile dans un couloir. « Vingt-deux, voilà les flics, foutons-le camp ! » lance un courtisan. Nous nous précipitons aussitôt dans une fuite éperdue pour échapper aux forces de l'ordre. Cependant, digne jusqu'au bout, indifférent au brusque tournant du destin qui l'entraîne on ne sait trop où, Sa Majesté continue de marcher d'un pas lent et solennel. Honteux et confus d'avoir abandonné notre bon sire, nous retournons sur nos pas, et resserrons les rangs autour de Lui. « Les mains en l'air ! Tout le monde contre le mur ! » glapit le chef des argousins sur le ton sans réplique de celui qui vient de faire échouer l'attentat du siècle et s'apprête à recevoir la médaille des héros de la nation. Comme cependant notre valeureux monarque ne bouge pas d'une semelle tout en le contemplant d'un air à la fois douloureux, réprobateur et silencieux, le galonné se met à réfléchir, prend peur, se voit réduit, en cas d'impair, au rôle de girouette dans un morne carrefour de province, comme à l'époque où il était jeune policier. Aussi décide-t-il de mettre en application, le principe de précaution et s'écrie d'une voix blanche : « Maar Majesteit, zijt U de koning of niet⁶ ? »

⁵ « Je crains les Grecs, surtout lorsqu'ils font des présents, recule, Satan ! »

⁶ « Mais Majesté, êtes-vous le roi ou non ? »



Extraites de l'agenda d'Alain Beltjens, les signatures de quelques « personnalités » ayant participé, le 21 novembre 1951, à la blague du « faux roi ». On reconnaît entre autres : H. Engels (Baudouin), Roger Brulard (Comte Juan de Médeult), Jacques Franck (Baron Jacques Franck), Guy Spitaels (Marquis de Beaufort)



et, à la page suivante, P. Maldague (Pol Maldague inspecteur PJ).

Signalons que les farceurs furent retenus pour audition pendant deux heures par la police d'Heverlée, à l'exception de Pierre Magos et de Stany Meeus - les cinéastes de la cour - qui réussirent à s'enfuir avec leur matériel et dont le film et les photographies ont démontré la réalité de cette blague. Aucune poursuite n'a été engagée contre les auteurs de la farce.

* * * * *